

Mais ce qui distinguait surtout le jeune Grignon à cette époque, comme dans tout le reste de sa vie, c'était sa dévotion singulière envers la Sainte Vierge. « L'amour de Marie, dit M. Blain, un de ses condisciples, était comme né avec lui. On peut dire que cette bonne Mère l'avait choisi la première pour un de ses plus grands favoris, et avait gravé dans sa jeune âme cette tendresse qu'il a toujours eue pour elle, et qui l'a fait regarder comme l'un des plus grands dévots de la Mère de Dieu que l'Église ait vus. Dans son enfance, il était en petit, si je puis parler ainsi, ce qu'il a été en grand dans un âge plus avancé : le panégyriste zélé de la Sainte Vierge, l'orateur perpétuel de ses privilèges et de ses grandeurs, le prédicateur infatigable de sa dévotion. Était-il devant une image de Marie, il paraissait ne plus connaître personne, et, dans une espèce d'aliénation des sens, priant d'un air dévot, dans une sorte d'extase, immobile et sans action. Il se tenait des heures entières à la prier, à l'honorer, à réclamer sa protection, à lui dédier son innocence, à la conjurer d'en être la gardienne, à se consacrer à son service. Cette dévotion si sensible n'était pas en lui passagère, comme en tant d'autres enfants ; elle était journalière. » Heureux enfant ! il pourra dire en vérité de la Sainte Vierge :

Marie est ma grande richesse
Et mon tout, auprès de Jésus.
C'est mon bonheur, c'est ma tendresse,
C'est le trésor de mes vertus.

CHAPITRE II

ÉTUDES DU BIENHEUREUX A RENNES — NOVICIAT DE LA CHARITÉ

Digne Mère de Dieu, Vierge pure et fidèle,
Communiquez-moi votre foi,
J'aurai la Sagesse par elle
Et tous les biens viendront en moi.

Les historiens du Bienheureux ne nous ont laissé rien de précis sur les actes si touchants de la Première Communion et de la Confirmation. On se figure aisément avec quelles saintes dispositions cette jeune âme reçut la première visite de Jésus ; avec quel amour elle se livra à l'Esprit divin qui daignait faire en elle sa demeure ! Nous savons qu'à partir de ce moment, notre pieux jeune homme fut rempli d'une sorte de passion pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

C'est vers cette époque qu'il quitta Montfort pour aller à Rennes faire ses humanités. Son père, n'ayant point de richesses à léguer à ses huit enfants, voulut au moins leur donner une instruction convenable : Louis, âgé de douze ans, fut envoyé au collège de Rennes, que dirigeaient les Pères Jésuites. Cette maison très florissante comptait plusieurs milliers d'élèves, qui, en dehors des classes et de certains exercices, vivaient, selon l'usage du temps, les uns dans leur propre famille, les autres, beaucoup plus nombreux, chez des étrangers. Une telle vie, on le comprend, avait ses dangers de plus d'une sorte, et donnait

naissance à une foule d'abus. Malgré la surveillance des bons Pères, les étudiants, dit M. Blain, qui les avait vus de près, étaient pour la plupart des libertins, n'ayant de goût que pour l'oisiveté et le plaisir.

Mais, ne craignons pas pour notre jeune Saint. Marie veillait et le gardait avec un soin jaloux. Elle le conduisit en toutes ses voies, comme l'ange Raphaël guida autrefois Tobie. Louis-Marie traversa ce monde corrompu sans se souiller à son contact, de même que les rayons du soleil pénètrent à travers nos fanges, sans rien perdre de leur pureté. Tels furent son innocence, son éloignement du mal qu'après l'âge de vingt ans, il avouera ne pas connaître les tentations contre la belle vertu.

Sa vie, à Rennes, fut donc ce qu'elle avait été à Montfort, une vie entièrement consacrée au travail et à la piété. Le temps destiné à l'étude y était religieusement employé. Dieu bénit les efforts de son serviteur en lui accordant les plus brillants succès. Mais déjà Louis plaçait la piété au-dessus de tout. Sans craindre le respect humain, il se plut, au milieu des 400 élèves de sa classe, à affirmer constamment sa fidélité à Dieu. Les moments libres, au lieu de les dissiper en vains plaisirs, il les faisait servir à son avancement spirituel; il en profitait pour se livrer aux charmes de l'oraison.

Le P. Descartes, à la direction duquel il se soumit, remarqua bientôt les dons précieux que la Providence avait déposés en cette jeune âme et s'appliqua à les faire fructifier. Sous l'impulsion d'un guide si éclairé et si pieux, Louis fit de rapides progrès dans la perfection.

Sa grande dévotion à Marie le fit distinguer encore au milieu de tous ses condisciples. Tous les jours, on le voyait, qu'il allât au collège ou qu'il en revînt, s'agenouiller aux pieds de l'antique et miraculeuse statue de Notre-

Dame de la Paix, parfois même y passer plus d'une heure, immobile et profondément recueilli. On devine avec quelle joie il entra dans la Congrégation de la Sainte Vierge, établie à Rennes, comme dans tous les collèges des Jésuites. Heureux d'être attaché à Marie par des liens plus étroits, il redoubla de ferveur et devint le modèle des associés, qui cependant étaient l'élite du collège.

Les bons maîtres ne se lassaient pas d'admirer les vertus de leur jeune élève. D'une modestie qui frappait tous les regards, en quelque endroit qu'il se trouvât, d'une docilité, d'une obéissance parfaite, il montrait encore dans ses rapports avec ses compagnons une angélique douceur, s'efforçant d'apaiser toutes leurs querelles et de rétablir la concorde. Mais, ce qui était plus admirable, c'était de voir unies dans un âge si tendre la pénitence et l'innocence. Non seulement Louis-Marie supportait patiemment les contradictions et les injures, mais, avide d'austérités, autant qu'd'autres le sont de jouissances, il réduisait son corps en servitude par toute espèce de mortifications, et, dès lors, cette soif de souffrances ne fera que grandir en lui avec les années.

C'est à cette époque de sa vie qu'il fit, on peut le dire, le noviciat de sa charité envers les pauvres. D'autres cherchaient des récréations dans des jeux futiles; le Bienheureux s'oublia pour penser aux membres souffrants de Jésus-Christ. Connaissant son dévouement, des personnes riches lui confièrent volontiers des sommes considérables, auxquelles il sut trouver un sûr placement.

Un bon prêtre de Rennes, M. Bellier, assemblait chaque semaine un certain nombre d'écoliers pour leur faire des conférences de charité; il les envoyait ensuite dans les hôpitaux servir les pauvres et les instruire de la religion. Louis était un des membres les plus assidus, les plus édi-

fians de la petite Société. Un jour, sa mère étant venue à l'hôpital Saint-Yves, reconnut une pauvre femme qui lui dit avec empressement : « C'est votre fils, Madame, qui m'a procuré l'entrée de cette maison et m'y a fait porter dans une chaise. » Heureuses les mères qui savent inspirer de tels sentiments à leurs enfants !

Le seul délassement du Bienheureux était la peinture, pour laquelle il avait les plus heureuses dispositions. « De lui-même et sans maître, dit M. Blain, il avait appris à dessiner et peindre en miniature. Il avait une si grande facilité pour cet art qu'il lui suffisait de voir pour faire. Un peintre qu'il alla visiter en fut si surpris qu'il cessait de travailler au moment où le jeune Grignon paraissait devant lui. » Louis abandonna bientôt cet art, mais le peu qu'il avait acquis lui fut d'un grand secours dans les missions, pour la décoration des églises.

Ses parents étant venus à Rennes, pour faire à moins de frais l'éducation de leurs enfants, Louis devint le précepteur de ses frères. Sans perdre de vue les sciences humaines, il s'efforça, avant tout, de former leurs cœurs à la piété. Ses soins ne furent pas perdus, puisque l'un d'eux devint plus tard Dominicain. Ses exemples mêmes, au sein de la famille, furent féconds autant que ses conseils : trois de ses sœurs entrèrent dans la vie religieuse.

Un prêtre, son oncle maternel, qui prenait pension sous ce toit béni, rend témoignage des vertus du pieux jeune homme, qu'il avait pu admirer à loisir. Il nous parle de son horreur pour le vice, qui égalait son amour pour le bien. Les plaisirs du monde, qui attirent d'ordinaire si vivement la jeunesse, n'inspiraient à Louis qu'une profonde répugnance. Un jour de mardi gras, qu'il dînait chez un ami, voyant entrer un jeune homme masqué, il se leva promptement de table pour ne pas être témoin de ce scan-

dale, et montra par des larmes le profond chagrin de son cœur. Le bon oncle admirait surtout la patience de ce cher neveu, qui, souvent maltraité par son père, ne laissait jamais échapper une plainte et se montrait empressé à tous les services. Le pauvre enfant était souvent obligé de se dérober aux coups par la fuite ; quand ces scènes violentes se passaient à table, il était condamné à un jeûne d'autant plus pénible que son tempérament robuste avait plus besoin de nourriture. Mais déjà son bonheur était dans les privations, la souffrance faisait ses plus chères délices. D'ailleurs, la Providence, qui le formait avec un soin particulier, lui mettait sous les yeux des exemples bien propres à l'encourager. Le P. Gilbert, son professeur de rhétorique, était d'une piété éminente, mais aussi d'une douceur, d'une patience sans bornes. Il n'omettait jamais une occasion de parler à ses élèves des vérités surnaturelles, et les ingrats ne payaient son zèle que par des injures et des moqueries. Le bienheureux Montfort, quand il fut lui-même dans la fournaise, dut se rappeler plus d'une fois ces souvenirs de jeunesse, pour imiter, en face de la malice de ses ennemis, les vertus héroïques de son maître. Celui-ci exerça une grande influence sur son élève, qu'il regardait comme un saint ; peut-être fut-il le premier à exciter en lui le désir de se dévouer aux âmes par l'apostolat.

En philosophie, l'action du P. Prévôt sur l'âme de Louis ne fut pas moins salubre et féconde. Ce religieux, très pieux, très zélé, avait à cœur de sanctifier ses élèves autant que de les instruire ; il s'efforçait surtout de leur communiquer sa grande dévotion envers la Sainte Vierge. A son école, le Bienheureux aurait certainement appris à devenir un vrai serviteur de Marie, s'il ne l'eût été dès sa plus tendre enfance

A cette année se rapporte un trait qui nous montre la grande charité de Montfort. Dans sa classe se trouvait un écolier, sans cesse tourné en dérision par ses compagnons, à cause de ses habits pauvres et déchirés. Plein de pitié, Louis se fit pour lui mendiant auprès des élèves; puis, n'ayant pu obtenir que la moitié de la somme nécessaire à l'acquisition d'un vêtement, il s'en alla trouver un marchand, à qui il présenta le pauvre écolier : « Voici, lui dit-il, mon frère et le vôtre, j'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir. Si cela n'est pas suffisant, c'est à vous d'ajouter le reste! » La charité appelle la charité. Le marchand, ému, ne voulant pas se laisser vaincre en générosité, accorda aussitôt le vêtement. Dès lors, la vénération que les étudiants avaient conçue pour leur saint condisciple ne fit que s'accroître. Cet amour du prochain n'était pas en Montfort l'effet d'une bonté toute naturelle. Dans le pauvre, il voyait et respectait Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. « Souvent, dit M. Blain, Louis se dérobait à nos yeux pour aller, en secret, embrasser, caresser un pauvre mendiant hébété et fort disgracié de la nature; il se jetait même à ses pieds pour les baiser, quand il se croyait hors des yeux des hommes. Mais il ne put si bien se cacher que je ne le surprisse dans ces pieux transports de charité. »

L'amour de Dieu et du prochain était déjà sa passion unique; il s'efforçait de l'aviver de plus en plus dans son cœur. Ceux qui le voyaient marcher à pas de géant dans le chemin de la vertu se demandaient : « Que pensez-vous de l'avenir de cet enfant? Car la main de Dieu est avec lui. » C'est que, comme pour saint Jean-Baptiste, Marie, ouvrière des merveilles divines, avait pris en main l'œuvre de sa sainteté. Sous cette influence maternelle, le bienheureux de Montfort apparaîtra bientôt aux yeux du

monde comme un de ces grands saints, dont la formation est réservée à la Mère de la divine Grâce (1).

Mais déjà, on l'a vu, sa vie est toute céleste, toute divine. On a dit avec raison : Le bienheureux de Montfort n'a point eu d'enfance spirituelle; dès sa plus tendre jeunesse, il pratique des vertus héroïques. C'est sa dévotion à Marie qui nous fournit la clé du mystère. « Cette dévotion, dira-t-il dans son admirable *Traité*, est un chemin court pour trouver Jésus-Christ, soit parce qu'on ne s'y égare point, soit parce qu'on y marche avec plus de joie et de facilité. On avance plus en peu de temps de soumission et de dépendance de Marie, que dans des années entières de propre volonté et d'appui sur soi-même. » En suivant ce chemin si doux, en s'abandonnant à sa bonne Mère, le Bienheureux, quoique jeune encore, était déjà fort avancé en sainteté.

(1) *Vraie dévotion*, p. 38 et suiv.